

À l'Est de l'enfer

Hochelaga de Michel Jetté

Pierre Barrette

Numéro 105, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24033ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2001). Compte rendu de [À l'Est de l'enfer / *Hochelaga* de Michel Jetté]. *24 images*, (105), 50–50.

Hochelaga de Michel Jetté



David Boutin. Le film s'applique à porter un regard essentiellement anthropologique sur son objet.

À L'EST DE L'ENFER

PAR PIERRE BARRETTE

On aura beaucoup parlé du premier film de Michel Jetté, *Hochelaga*, pour des raisons qui ont tout à voir avec l'actualité et finalement assez peu avec le cinéma. Évidemment, le choix de faire un film qui met en scène une guerre entre motards exactement au moment où les journaux et les bulletins de nouvelles sont pleins des images et des histoires d'une telle guerre, bien réelle et bien sanglante, constitue une décision qui contient sa part d'opportunisme, et le réalisateur devait s'attendre dans ce contexte à ce que son film soit jugé à l'aune de cette réalité, quelque distance qu'il tente de prendre par rapport à elle. Mais cela reste dommage, car l'œuvre que propose Jetté vaut davantage que le portrait qu'on y trace du milieu des motards, un aspect somme toute anecdotique du film, une toile de fond qui pourrait très bien être remplacée par une autre (la mafia, les gangs de rues, etc.) sans que le cœur et l'âme du récit en soient affectés. Car le film parle surtout du passage de l'adolescence à l'âge adulte, un passage d'autant plus difficile, violent et ritualisé qu'il s'effectue dans un milieu criminalisé, mais qui n'en reste pas moins universel.

D'entrée de jeu, les premières minutes du film annoncent la couleur que Jetté veut donner à son film: l'attention d'un jeune

homme, seul chez lui, est soudainement attirée par les images à la télévision d'une sorte de rituel tribal, probablement filmé quelque part en Afrique ou en Océanie, dont un commentaire en voix off explique qu'il s'agit d'un rite de passage. Son regard est rivé à l'écran, et on sent que pour lui quelque chose de décisif est en train de se jouer. Le spectateur comprend qu'il s'agit en fait d'une mise en abyme du propos même du film, qui s'applique à développer un regard essentiellement anthropologique sur son objet, tout en gardant par rapport à lui une distance «scientifique», notamment en s'efforçant de fournir une foule de détails contextuels qui permettent de situer la démarche du jeune homme dans le cadre plus large d'un rite de passage (l'absence du père, le passé de la mère, le marquage du corps, l'insistance sur le rapport d'appartenance-exclusion, l'aspect somme toute assez primitif des rapports interpersonnels contribuent tous à des degrés variables à la mise en place d'un tel contexte). Malgré tout ce qu'on pourra dire sur la violence d'un tel film, sur l'aspect souvent spectaculaire de certaines images très fortes (on garde longtemps à l'esprit la scène du tatouage enlevé à la râpe), la position de Jetté paraît essentiellement intellectuelle: c'est un réalisateur qui se sert de la fiction pour investir un aspect de la

réalité et qui, ce faisant, documente cette réalité d'une réflexion qui dépasse les strictes exigences de la fiction.

Malheureusement, comme c'est souvent le cas, ce qu'*Hochelaga* gagne ainsi en acuité et en profondeur, il le perd en vraisemblance. L'intérêt que l'on prend à suivre le récit est en effet diminué à certains endroits par un excès de didactisme; le trajet du jeune homme, du petit monde de la rue et de ses larcins sans envergure aux ligues majeures du crime organisé, devient à force d'être exemplaire un peu artificiel, et on arrive difficilement à croire qu'une telle situation soit possible. En témoigne une scène qui (de ce point de vue du moins) apparaît gratuite: à un moment où sa vie est en danger et où il doit prendre la décision d'accepter ou de refuser de tuer pour rester au sein du groupe, notre jeune héros

fait le choix de louer en entier, en soudoyant le gardien, un établissement de bains sauna; là, il se dévêt et passe une partie de la nuit à suer, traversé par l'angoisse, le doute, visiblement torturé par la décision qu'il doit prendre. La séquence en question est mise en scène de manière fort convaincante, et le trouble du motard, sa peur, la montée de l'adrénaline sont rendus par un montage rapide dont l'effet est sensible. Mais voilà, rien ne justifie cette idée du bain sauna, sinon le concept fort abstrait dans ce contexte d'une purification du héros avant l'épreuve finale; c'est probablement compter un peu trop sur la capacité du spectateur à accepter la thèse anthropologique, et légitimer par une explication somme toute très intellectuelle une attitude qui, autrement, paraîtrait bien aléatoire. ■

HOCHELAGA

Québec 2000. Ré. et scé.: Michel Jetté. Ph.: Larry Lynn. Mont.: Louise Sabourin et Jetté. Mus.: Gilles Grégoire. Int.: Dominic Darceuil, David Boutin, Ronald Houle, Jean-Nicolas Verreault, Michel Charette, Deano Clavet, Claudia Hurtubise, Patrick Peuvion, Paul Dion, Michèle Péloquin. 127 minutes. Couleur. Prod.: Louise Sabourin et Jetté pour Baliverna Films. Dist.: Cinéma Libre.